

ETC

La virulence du présent

Jean-Pierre Vidal

L'obsession du réel
Numéro 59, septembre–octobre–novembre 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/9701ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC

ISSN

0835-7641 (imprimé)
1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vidal, J. (2002). La virulence du présent. *ETC*, (59), 28–29.

LA VIRULENCE DU PRÉSENT

Quelle époque, sans doute, n'aura aussi mal parlé du quotidien. Le présent étant désormais pour nous pratiquement la seule forme que puisse revêtir le temps, sa dimension quotidienne qui elle-même, faut-il le dire, n'est pas faite que de présent, finit par perdre toute spécificité, faute de rapports à d'autres durées, d'autres rythmes. C'est aussi que le discours médiatique, y voyant le lieu par excellence de l'homme sans qualité dont il fait son idéal, le réduit à l'ordinaire le plus nu, le plus cru : l'insistance mise sur l'émotion et l'énergie dit éloquentement cette réduction au quasi biologique. C'est surtout que l'ubiquité fallacieuse que nous permet la technologie, nous privant de la densité du parcours, nous rend malades du temps. Nous sommes atteints de présentification aiguë : simple pixel dans le tissu du temps, pris entre un passé qui n'est plus pour lui que la virtualité rejetée d'un presque maintenant et un futur qui n'est jamais que l'imminence sans cesse reconduite, l'homme contemporain n'a plus de profondeur ni historique ni culturelle. Il n'habite pas son présent, il en est pulvérisé, disséminé qu'il est aux quatre vents de l'urgence technologique. L'homme contemporain est un précipité de présent, une poussière chronique incapable de passer à l'histoire ne serait-ce qu'à titre de rebut ou de trace, faute d'ouverture, de perspective, de distance en un mot. Incapable, malgré ses grands airs, de l'envol d'Icare, rivé à son irréductible unicité portée aux nues, il reste pris dans un imaginaire de surface, à fleur de neurones. Et partout l'accompagne cette auto-glorification enfantine et têtue qui est, somme toute, la version contemporaine du narcissisme individuel et collectif où toute notre civilisation s'abîme. Nous nous extasions sur nous-mêmes, sur notre présence, fût-elle badaude, nous glorifions du terme pompeux de nomadisme nos petites dérives de coin de bar, nous nommons métissage notre chaleureuse négation de toute altérité et nous voyons naître une nouvelle démocratie dans le moindre attroupement festif. Autant de mélancoliques consolations de l'impuissance qui nous a saisis. Le soi-disant humanisme contemporain est une métaphysique du *placebo* pour laquelle Dieu lui-même, ou ce qui en tient lieu, n'est qu'un gadget consolateur. Ou un effet spécial. Mais le faire-accroire généralisé qui nous tient lieu, en toutes choses (ah, le discours extasié de la cyberculture !), de projet, ne fait voir, désespérément, que les ergots sur lesquels nous sommes montés, là où nous prétendions avec superbe inscrire des sujets.

C'est qu'il ne suffit pas d'être là pour être présent. Et qu'il ne suffit surtout pas d'exister pour être au monde. L'émerveillement du monde, son devisement, exige des poètes, c'est-à-dire des faiseurs, pas des consom-

mateurs ravagés par une éternelle attente. Nous baptisons un peu vite interactivité toute morsure d'appât électronique par le « client » de nos manipulations, qu'il faut bien occuper, comme on occupe un enfant, comme on tue le temps, pour avoir la paix, c'est-à-dire, s'agissant d'art, le simple droit d'exister comme pratique et comme préoccupation humaines, quand partout des coalitions improbables de policiers, d'hommes d'affaires et de démagogues municipaux s'acharnent à nous le refuser. Poussé vers ces catacombes *new look* que sont les activités récréotouristiques, tout ce qui relève de l'art, de la culture n'est, de plus en plus, que marketing et relations humaines (ou relève de ce pitoyable argument économique des emplois créés et des revenus générés) et le grand mot est désormais « participation ». Le public-client, ravi d'avoir mis son doigt sur un bouton, enfilé quelque prothèse sensorielle ou projeté son ombre sur un moniteur, magnifié d'avoir placé sa propre rognure de quotidien au milieu de celles de l'artiste qui l'a convié, participe à l'événement comme l'artiste producteur de cet événement participe, lui, au médium technologique qui l'aura libéré de son geste et du poids de son temps. Nous ne vivons plus, ainsi, que dans des interfaces. Notre existence, comme nos projets, est intersticielle. Le discours postmoderne à la mode voit dans cet entredeux hypostasié une nouvelle façon d'occuper la place de l'homme. Allons, tant mieux !

Mais il reste que ce qui circule dans ce sas interpersonnel et interobjectif reste encore d'une pauvreté affligeante : une petite trempette dans internet vous montre vite le niveau de cette obsession communicationnelle qui se voudrait conviviale et reste le plus souvent lugubre, comme une fête programmée, donnée avec des moyens qui dépassent incommensurablement le peu de richesse humaine dont nous ne nous sommes pas encore départis en faveur de la machine.

De même que le sport-spectacle a très largement remplacé, dans la ferveur populaire et l'attention du prince (qui oserait parler encore de *pouvoirs publics*) ce qu'il est convenu d'appeler les arts du temps (littérature, théâtre, par exemple) parce que le résultat donne au récit qu'il constitue une sanction commode et indubitable permettant au sujet de ne pas s'impliquer dans quelque forme de jugement que ce soit, comme si la multiplication des instruments de mesure, leur automatisme de plus en plus poussé, leur objectivité de moins en moins mise en doute avaient enlevé au jugement humain non seulement toute responsabilité mais même toute raison d'être, de même toute pratique où ce qui se déploie est essentiellement spatial a changé de nature : la simple connectivité est en passe de devenir une valeur esthétique. L'euphorie du contact, voire même la fluidité du conduit et jusqu'à la simple mise en présence occupent désormais non

seulement le lieu de l'œuvre mais l'espace incertain de son effectuation.

Non seulement il n'est plus de sens que ponctuel et quasi privé mais le sens même, loin d'être cette cérémonie difficile de la valeur à quoi l'art et la philosophie, entre autres, nous avaient formés, n'est plus que l'autre nom de la ponctualité, une ponctualité que tout au plus la co-incidence des sujets qui s'y trouvent pris permet de partager dans la forme extatique de connivence où nous bornons notre horizon social.

L'homme contemporain est sous perfusion électronique : une nuée de sans fils et de portables le ligote plus sûrement que toutes les attaches. Enlevez-les lui et ne reste plus qu'une incertitude affolée qui se dégonfle, interminablement, comme un ballon d'enfant.

Peut-être, au fond, l'art n'est-il plus acceptable dans la société de la rectitude politique, cette éthique à la Walt Disney, parce qu'il n'est pas lui-même une acceptation. Ou si c'est une acceptation, c'est une acceptation sans réserve de tous les possibles, une acceptation de principe non seulement de tout ce qui est (y compris la violence, y compris la monstruosité) mais de tout ce qui pourrait naître et restera donc, par définition, toujours à venir. L'art se conjugue toujours entre conditionnel et futur antérieur. Or, engluee dans un présent aveugle, la société technologique est par nature apocalyptique : son positivisme exacerbé lui fait concevoir le sens comme une saturation accomplie, une digitalisation heureuse, plutôt qu'un dynamisme sans rivage. La société technologique ne fait ainsi que tuer le temps (d'avance, même, pourrait-on dire, grâce à ses futurologues qui ont remplacé les prophètes d'antan, la force de conjugaison du verbe en moins), comme pour donner raison à Thoreau dont il n'est pas mauvais de rappeler ici la judicieuse formule : « *You can't kill time without injuring eternity.* » Tout au plus pourrait-on ajouter que bien loin de nous contenter de la « blesser », nous passons nos vies à refuser tout rapport à l'éternité, que nous confondons – encore Walt Disney – avec l'immortalité, et qui plus est l'immortalité individuelle.

Certes, tout art véritable propose la relecture de ce qui l'a précédé d'une façon tellement inouïe qu'elle se donne d'abord pour une négation pure et simple : il est donc dans le mouvement même de l'art comme pratique sociale de se faire d'abord refuser l'accès au titre. Sans doute l'art s'est-il de tout temps emparé avec avidité des trouvailles scientifiques et des inventions techniques et l'on ne voit pas pourquoi il en serait autrement aujourd'hui. Mais cela étant, il faudrait aussi, me semble-t-il, savoir se garder de cette reconnaissance empressée de tout ce qui titille un peu la technologie, en ayant la modestie historique de se dire que nous ne sommes sans doute pas encore, loin s'en faut, à la hauteur des moyens que nous nous sommes donnés. Par ailleurs, si les technologies informa-

tiques sont bien cette révolution encore inouïe dans l'histoire de l'humanité que disent ses zéloteurs, ce qui, incidemment, reste à prouver, et même ne pourra être dit que par quelque génération future suffisamment éloignée de la nôtre pour avoir ce recul dont notre ignorante arrogance prétend pouvoir se passer, pourquoi penser qu'il suffira de quelques essais enthousiastes pour faire faire un bond comparable à ce cerveau et cette sensibilité de grand saurien dont nous sommes encore affligés bien plus que nous ne le pensons ? On doit savoir gré à quelqu'un comme Hervé Fisher de rappeler sans cesse, au milieu des trompettes juvéniles de la mode, ce retard d'humanité dont nous sommes manifestement toujours coupables et qui rend si ridicule le discours des tenants du posthumain : sommes-nous si sûrs d'être déjà pleinement des humains ?

En particulier, avons-nous mesuré les effets de ce joyeux largage de toute métaphore auquel nous avons procédé il y a environ un quart de siècle et qui fait que presque plus personne ne se sent concerné par ce qu'il voit et entend – et pas seulement dans le domaine des arts – s'il ne s'y reconnaît pas peu ou prou. On sait quels ravages cette attitude a fait subir à l'école, rétrécissant démesurément à la famille et à l'immédiat social et historique ce que l'on prétend apprendre à l'enfant. On a pu voir récemment un ineffable ministre de l'éducation prétendre qu'entre changer l'enfant (ce qui est non seulement la mission historique de l'école mais même sa raison d'être ontologique, si l'on me passe le pléonasme) et changer l'école, la question ne se posait même pas et qu'il fallait, adaptant l'école, la réduire elle-même à l'état de prothèse métonymique alors qu'elle est, comme, à un autre niveau mais qui n'est pas si éloigné, l'art, espace métaphorique et, mieux encore, l'espace même de la métaphore, c'est-à-dire du social.

On pourrait souhaiter que l'art, outre le conditionnel, sache retrouver la métaphore et oublie un peu l'immédiateté ravageuse qui le tarade et n'en fait plus qu'une de ces commodités, parmi d'autres, par lesquelles notre civilisation, acharnée à réduire l'envergure du sujet en ramenant l'individu à son petit moi moite et quotidien, s'épuise à colmater tous les espaces.

Victime d'un social en miettes qui le minorise ou le nie purement et simplement, l'art ne s'éloignera du showbiz, du ludisme industriel et de l'obsession du confort de ceux qui se définissent désormais comme ses « clients » et le ravalent au niveau d'une « offre » à la traîne de sa « demande » spécifique, que lorsque nous aurons retrouvé une forme de socialité plus exigeante. Si jamais nous y parvenons un jour.

JEAN-PIERRE VIDAL